



CULTURE & SAVOIRS

Le Trésorier-payeur,
de Yannick Haenel p. 18

Sa préférée,
de Sarah Jollien-Fardel p. 19

L'Épouse,
d'Anne-Sophie Subilia p. 19



Claudie Hunzinger, le versant animal

LITTÉRATURE Dans *Un chien à ma table*, un roman en lice pour les prix Femina, Médicis et Renaudot, l'écrivaine et plasticienne, à l'affût de ce qui se vit et s'écrit, interroge la frontière entre l'humain et la nature. Rencontre chez elle, en Alsace, près de Colmar.



PORTRAIT



« Tantôt les arbres ressemblent à des humains, tantôt les papillons sont des rochers, les fleurs sont des herbes, c'est une constante métamorphose. Tout s'entremêle. » MARC GUENARD

**Un chien à ma table, de Claudie Hunzinger, Grasset,
288 pages, 20,90 euros**

Tout a commencé à Bambois, hameau des Vosges alsaciennes où Claudie et Francis Hunzinger se sont installés en 1965 pour répondre à « l'appel de la montagne », rêvant de littérature et de grands troupeaux. Elle avait 25 ans, lui 26, ils s'étaient connus dans l'enfance, perdus de vue puis retrouvés et ne s'étaient plus quittés. Près de soixante ans plus tard, ils vivent toujours dans cette ferme du XVIII^e siècle plantée à même la pente, face à une vallée qui a reverdi avec les premières pluies d'automne. Elle a investi l'étage, un ancien fenil couvert de bois du sol au plafond. Lui, le « lecteur de nuit », qui se montre vers midi, habite l'entresol. Leur fils Robin, documentariste, qui s'est aménagé un studio dans une partie de la maison, s'occupe des ruches et du potager. Tous ensemble et chacun chez soi.

« QUAND ON PEUT NOMMER, TOUT PORTE UN SOI »

Depuis *Bambois* (1973), son premier livre en forme de carnet de bord, Claudie Hunzinger n'a cessé d'écrire sur ce lieu, de le rêver, de le métamorphoser. « *Quand on s'est installés ici, je ne me suis pas sentie seule, tout était animé. Je savais reconnaître un érable ou un peuplier, une fougère-aigle ou une fougère mâle. Les pins debout étaient des garde-corps. Quand on peut nommer, tout porte un soi, comme disent les anthropologues.* » La prise de notes est arrivée naturellement, en parallèle des croquis. Matrice de l'œuvre à venir et succès de librairie, *Bambois* documente les premières années sans eau courante, les cristaux de gel sur les murs de la chambre, la neige qui coupait le hameau du reste du monde, les agnelages : « *C'était très précaire, mais c'était le dernier de nos soucis. Il y avait un terrain, la possibilité d'avoir un troupeau de brebis, il y avait des bois, des prés, c'était ça l'important. Nous n'avions rien à faire du consumérisme qui s'annonçait.* »

Au fil des livres, l'écriture par fragments s'est teintée de fiction. La maison a changé de nom et ses habitants, doubles romanesques de Claudie et Francis Hunzinger, se sont ■■■

■■■■ appelés Mélu et Pagel, Jenny et Sils dans *la Survivance*, Pamina et Nils dans *les Grands Cerfs*, Sophie et Grieg dans *Un chien à ma table*. Hommage à *Un ange à ma table*, de Janet Frame, ce nouveau livre suit les métamorphoses de Sophie Huizinga, la narratrice, après qu'une petite chienne nommée Yes a fait irruption dans sa vie : « Dans ce livre coexistent le versant animal et la société contenue dans les bibliothèques. Je me suis dit qu'un animal allait me ramener vers l'humanité. Sophie a une tentation de retourner vers le sauvage. J'ai aussi voulu mettre dans ce livre la notion de frontières. Tantôt les arbres ressemblent à des humains, tantôt les papillons sont des rochers, les fleurs sont des herbes, c'est une constante métamorphose. Les frontières s'écroulent, tout s'entremêle. »

DANS LA LIGNÉE DES « GRANDES AMÉRICAINES »

La voix est claire et douce, étonnamment jeune. Claudie Hunzinger parle comme elle écrit, une langue très littéraire, vive et parfaitement sauvage, où la poésie se tient en embuscade. « Vous veillerez à discipliner ces mèches lyriques », lui avait dit un proviseur sourcilieux, alors qu'elle enseignait les arts plastiques, faisant des allers-retours entre la ville et la montagne, le lycée et la bergerie. Les mèches rousses sont toujours indociles et les yeux clairs surlignés d'un trait d'eye-liner, vert ou bleu, au gré des humeurs. Écrivaine de la nature, dans la lignée des « grandes Américaines » comme Rachel Carson et Annie Dillard, elle pourrait parler pendant des heures du chêne de Corée et de la belladone, des mœurs du tarier des prés et de la chevêchette, espèces menacées, de la réapparition du flambé (un papillon) et du sphinx de nuit. « Je sens en moi deux mouvements : la lamentation sur tout ce qu'on a perdu et tout ce qui reste. Peut-être que c'est important aussi de dire tout ce qu'il reste, sans vouloir être du tout réactionnaire. Cet été, les prés étaient couleur de terre, plus rien de vie. Il a plu une fois ou deux et ça a été comme dans le désert, j'ai tout d'un coup vu des papillons que je n'avais pas vus depuis cinq ans. »

Sur la table à manger, où on goûtera du vin d'Alsace et une salade du jardin agrémentée de pétales de rosé, se trouve

une grappe de tomates de Russie qui mûriront aux premières neiges. À côté de la bibliothèque, près d'une grande presse à gravure, sont posées à même le sol des pages d'herbes, des écritures végétales qu'elle a réalisées à partir de tiges de graminées. En haut d'un meuble, un entrelacs de mues de cerf rappelle le roman que Claudie Hunzinger a consacré aux grands cervidés. Sur la couverture de l'édition de poche, elle a voulu un autoportrait de Frida Kahlo, le *Cerf blessé*, où l'artiste se représente avec un corps et des bois de cerf. « Je ressens beaucoup plus l'abîme avec le genre humain qu'avec le monde animal, celui de la nature. Je suis partie prenante de l'animal dès que je le vois, alors qu'en face d'un humain, j'ai tendance à me sentir de l'autre bord », avoue-t-elle, sans jamais s'abandonner à la tentation du repli.

Sa liberté, son goût de la lecture et de l'écriture, elle les doit à Emma, sa mère, institutrice amoureuse dans sa jeunesse de Thérèse, résistante communiste torturée et pendue sous l'Occupation. Une histoire qu'elle a racontée dans *Elles vivaient d'espoir* (2010), un roman qui forme avec *l'Incandescence* la seconde branche de son œuvre. « J'ai vécu avec une mère qui a aimé de passion une jeune fille puis une femme et a été veuve très jeune. Elle rayonnait, elle avait dans la maison la place toute puissante, elle était celle qui lisait, qui occupait la bibliothèque. Garçons et filles étaient élevés de la même manière, il n'y avait pas à se battre. »

Longtemps considérée comme marginale parce qu'elle écrivait sur la nature, Claudie Hunzinger vit aujourd'hui sa « septième vie », à l'affût de ce qui se vit et s'écrit, notamment du côté de la « littérature d'idées » (Baptiste Morizot, Donna Haraway). Comme le personnage d'*Un chien à ma table*, elle accueille la vieillesse avec une curiosité d'exploratrice : « Les rides, la peau plissée, je ne trouve pas ça terrible. On a des portraits de femmes écrivains ou artistes, Louise Bourgeois vieille Indienne, Nathalie Sarraute, vieil hibou, Duras vieille crapaude, on rejoint quelque chose du cosmos. » Toujours le versant animal. ■

SOPHIE JOUBERT